

COMMUNE DE



VANDŒUVRES

Cahiers *de* Vandœuvres

**Les Anciens de Vandœuvres
se souviennent de...**



... leur école

Texte de J.-C. Mayor

N° 1 - Automne 1993

Les cahiers de Vandœuvres

INTRODUCTION

L'HISTOIRE d'une commune n'est pas faite uniquement d'actes, lois, règlements, échanges de correspondance, documents qui constituent les archives officielles auxquelles on se réfère habituellement, mais aussi de tradition orale, c'est-à-dire ce dont les anciens se souviennent.

A l'initiative de M. le Conseiller municipal Pierre SCHLAEPFER, et avec l'accord du Conseil municipal qui en a accepté le poste budgétaire, une série de *Cahiers de Vandœuvres* seront édités et remis aux habitants, depuis la fin de 1993 jusqu'au début de 1995.

Le premier est consacré à l'école de Vandœuvres. Non pas celle qui vient d'être inaugurée, mais l'ancienne, qui rappelle à un très grand nombre d'habitantes et d'habitants les heures heureuses, ou parfois difficiles, avec même un peu d'anxiété avant de les commencer, passées sur les bancs de l'école.

Les interviews et la rédaction de leur compte rendu ont été confiées à M. Jean-Claude MAYOR, journaliste d'expérience, qui a su mettre en valeur, de façon très vivante, les récits plein d'anecdotes et de souvenirs qui lui ont été racontés.

Pour toutes les personnes qui sont venues habiter à Vandœuvres au cours de ces récentes dernières années, ce sera certainement une découverte, les souvenirs évoqués se référant le plus souvent à ce qui aujourd'hui n'existe plus.

Je suis donc certain que vous aurez toutes et tous du plaisir à « entrer » dans ces souvenirs, et à connaître ainsi les aspects anciens de votre actuelle commune de résidence.

AU NOM DES AUTORITÉS,
E.P. REGENASS
Maire

Les Anciens de Vandœuvres se souviennent de leur école

SOUVENIRS ET RÉALITÉS

LES souvenirs d'école ! Ils occupent une place privilégiée dans la mémoire des Anciens. Si le temps de l'école est celui de l'apprentissage de la vie, il est aussi celui de l'amitié, de la découverte des autres et de soi-même.

L'histoire de l'école à Vandœuvres ne remonte pas très loin dans le temps, et laisse imaginer qu'avant la Révolution – c'est à dire pratiquement jusqu'à la fin du XVIII^e siècle – l'instruction laissait fort à désirer dans nos campagnes. Ici ou là, un régent maigrement payé inculquait aux enfants l'alphabet et le livret, mais le nombre des illettrés était encore considérable.

La Vénérable Compagnie des pasteurs, depuis le milieu du XVII^e siècle, c'est à dire peu après la Réformation, avait cherché à enrôler des régents, qui furent placés sous la responsabilité du pasteur du lieu. Ces maîtres d'école étaient souvent des réfugiés pour cause de religion ou de politique – ou simplement des vagabonds sachant lire et écrire. Paresseux, indisciplinés, parfois ivrognes, ils étaient censurés par le pasteur. Résultat pratique : le régent reprenait son baluchon sur l'épaule et allait s'établir – très provisoirement – dans une autre commune.

A Vandœuvres, on trouve un régent depuis 1650. Les noms des plus anciens sont oubliés. Mais on a parlé longtemps du sieur Béreaud qui, vers 1780, demande à être logé gratuitement. Il s'attire ainsi une réponse cinglante, par laquelle on lui fait comprendre qu'il est déjà bien assez payé pour le peu qu'il fait.

Plus sérieux, Pierre Guérin arrive au village en 1787. Il a épousé une demoiselle Mussard, qui a enseigné à Chan-cy. On peut encore citer, en cette même fin de siècle, Christophe Godemar et un sieur Marguerat, dont on ignore le prénom.

Au seuil du XIX^e siècle, on voit arriver un régent original, Cheysièrre. Très vite, il constate qu'on ne fait pas grand-chose à l'école le samedi, jour généralement consacré à la correction des thèmes et autres devoirs. Il propose donc, en tout bonne logique, de fermer l'école le samedi !

Le pasteur appuie sa proposition, mais la Vénérable Compagnie fulmine et s'oppose fermement à cette fermeture hebdomadaire. Elle décide même de surveiller les régents le samedi, pour les morigéner s'ils se montrent moins assidus le samedi que les autres jours. Le calme se rétablit. De 1811 à 1828, Vandœuvres possède un excellent régent, Jean Lauron, de Peissy. Jusqu'à son arrivée, l'école se tient dans un petit local sombre et délabré. Lauron propose qu'on ouvre une classe au premier étage de la Fruitière, c'est à dire de la laiterie, bâtiment qui existe encore. Un petit pré avec fontaine était réservé aux jeux des enfants.

Il y eut quelques protestations à propos des odeurs de la laiterie – il faut dire que le laitier élevait aussi des cochons – mais on rassura les parents en leur affirmant que les « prétendues exhalaisons » étaient rapidement emportées par les vents.

Dans cette école, c'est le début de « L'enseignement mutuel », qui était alors à la mode dans presque toute l'Europe. Ce système dit lancastérien n'a d'ailleurs guère

duré chez nous. Il avait un grave défaut: les élèves les plus âgés passaient tout leur temps à transmettre leur maigre savoir aux petits, et de ce fait n'apprenaient plus rien.

En 1827, la fruitière brûle, et donc l'école avec elle. Durant les réparations, l'enseignement se donne dans une salle d'auberge. Puis en 1857, le maire constate que sa commune est la seule à ne pas posséder un vrai bâtiment scolaire.

Il faut citer ici quelques dates importantes: en 1871, création d'une « école moyenne », en 1873, d'une « école secondaire », en 1874, d'une école infantine officielle. Toutes ces nouvelles classes sont dispersées, et occupent parfois des locaux misérables. Mais la commune a acquis les terrains de « l'ancien tirage » et compte bien y construire un bâtiment scolaire solide et définitif.



La laiterie... premier bâtiment scolaire

En 1876, on commence à établir plans et devis. Mais l'Etat grimace – ce n'est ni la première ni la dernière fois! en voyant ce que cela va coûter. Il refuse la sub-

vention souhaitée – alors qu’il vient d’en accorder une substantielle à Jussy – et il faut tout recalculer, sur la base d’un projet plus modeste. On sauvera le clocheton si désiré, mais tous les autres ornements sont impitoyablement sacrifiés.

La bataille finale a lieu devant le Grand Conseil. Vandœuvres a le soutien de plusieurs députés : Jacques Rutty, Ernest Strœhlin, Ernest Berguer, Jules Bouët, Albert Dunand. Et le 3 juin 1880, la subvention de 30’000 francs – nous en espérons au début 35’000 – est votée par 32 voix contre 27.

Les travaux commencent immédiatement. A la fin de l’année suivante, 1881, l’école est achevée, et sera inaugurée solennellement en juillet 1882, lors de la fête des promotions. Elle a coûté en tout 100’314 francs.

A plusieurs reprises le bâtiment est modernisé, réparé, transformé. On y ajoute le chauffage central et des douches en 1920, grâce à un legs de Mlle Alice Favre. Puis après l’avoir espérée durant 38 ans, on inaugure en 1932 en annexe, la salle communale récemment disparue.

Nous abandonnons ici le résumé historique de l’école de Vandœuvres, parce que nous entrons dans la période contemporaine, vécue par nos Anciens. C’est donc à travers leurs récits, leurs souvenirs, que nous allons maintenant revivre une part du passé, celle qui se rapporte à l’école. Mais avant de leur céder la parole, un bref arrêt s’impose afin d’évoquer l’inauguration de la salle communale. C’est important d’en parler, d’autant plus qu’elle vient de disparaître après soixante ans de bons et loyaux services.

SOURIRES... SOUS LA COQUILLE

AU nombre des événements importants, proches de l’école, nous avons cité l’inauguration de la salle communale, qui a eu lieu le 9 octobre 1932. Pour bien marquer cette fête, Jean Brocher avait composé une

revue locale en trois actes et cinq tableaux. Ni plus ni moins. Le titre: « Sourires... sous la coquille » Ce fut donc la première représentation dans cette salle tout neuve et si longtemps espérée.

Le titre de la revue faisait évidemment allusion à la coquille de saint Jacques, qui figure sur les armoiries communales. Nous allons extraire quelques lignes de ce texte savoureux, en choisissant les passages où il est question soit de l'école, soit des maîtres et maîtresses.

Au préalable, il est intéressant de rappeler quelques noms des participants, d'acteurs. Jean Brocher a réglé la mise en scène, Jean Mertens a créé une musique nouvelle et arrangé des airs anciens, Edmée Lenoir s'est occupée des décors et, comme il se doit, c'est Mme Montandon-Goetz qui a dirigé l'orchestre.

Sur scène, on vit défiler Ami Margel en garde rural, Christiane Montandon incarnant la Nouvelle Salle, Alfred Mounoud se contentant modestement du rôle de l'Individu Malodorant. Emilie Cottet était Madame Hibou, régente, Lucien Chouet était promu Inspecteur tandis qu'Eugène Mounoud était tout simplement... Eugène Mounoud. Jeanne Salvisberg incarnait la Puce et Dorrette Poitry le Moustique.

Il faut 21 jours pour qu'un poussin sorte de l'œuf, il a fallu plus de 21 ans pour que la salle communale sorte de terre. Mais finalement, on l'a, et la « coquille » de cette salle mérite bien de figurer sur le drapeau de Vandœuvres, s'exclame Jean Brocher !

Le troisième tableau de la revue montre la salle d'école. Madame Hibou est au pupitre, quelques élèves l'écoutent, ou font semblant. Fusent les allusions qui ne sont plus toujours faciles à comprendre aujourd'hui. Par exemple sur le parler peu académique de la maîtresse, ou sur le caractère de tel ou tel membre du corps enseignant, qu'il conviendrait de « vacciner contre la rage ».

LA GRANDE PEUR DE MARCEL BIANCHI

CETTE fois, c'est promis, nous revenons sagement à l'école, avec les souvenirs de chacun. Celui dont la mémoire remonte le plus loin, Marcel Bianchi, nous raconte :

– Ma première maîtresse d'école fut Mademoiselle Alice Faton. Mais avant que j'arrive à Vandœuvres, mes petits camarades du quartier des Eaux-Vives m'avaient décrit la maîtresse comme une bête épouvantable, une sorte d'animal dangereux. J'étais terrifié. Et complètement terrorisé à l'idée de devoir aller à l'école, d'y être à la merci de ce dangereux monstre. Marcel Bianchi a dû surmonter sa peur et entrer en classe. Il n'a pas été dévoré par Mademoiselle Faton :

– Dès que j'ai pénétré dans la classe, j'ai oublié tout ce que les gamins m'avaient dit. La maîtresse s'est montrée très accueillante, très gentille, et tout s'est bien passé. Très observateur, Marcel Bianchi a tout de suite commencé à regarder autour de lui, ce qui lui permet aujourd'hui d'apporter quelques précisions intéressantes :

– A Vandœuvres, il y avait déjà l'électricité à l'école, lorsque j'y suis arrivé en 1908. Mais je me rappelle qu'au plafond des classes, il existait encore un tuyau en T renversé, qui était le souvenir de l'éclairage au gaz. Le chauffage central n'était pas encore installé, nous avions un fourneau à bois dans chaque classe.

En ce qui concerne l'organisation de l'école, Marcel Bianchi a aussi des souvenirs précis :

– Il y avait l'école enfantine en deux degrés : les petits et les grands. Et après, il y avait l'école primaire avec six degrés et deux enseignants. Une maîtresse, Mlle Chouet, avait les trois premiers degrés, et un maître, M. Mounoud, avait les trois suivants. L'enseignement était très bon, mais il n'y avait pas de gymnastique ni de travaux pratiques. On chantait beaucoup sans étudier la musique. Ceux qui voulaient apprendre la musique plus sérieusement prenaient des cours privés. Et nous, à

l'école, nous chantions des chants patriotiques. Nous étions très chauvins, comme dans d'autres pays d'ailleurs, et on sentait bien que la première guerre mondiale se préparait.

Un seul heurt sérieux, au cours de sa scolarité à Vandœuvres: Marcel Bianchi a eu un premier contact très difficile avec Mlle Chouet. Huitante-cinq ans après, il y pense encore, sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

Nous avons cité Mlle Chouet, cette institutrice dévouée et sévère. Marguerite Lapierre se souvient d'elle :

– Elle habitait Crête. Elle avait des cheveux très noirs. C'était une excellente pédagogue, très ferme et d'un caractère entier. Je l'ai eue comme maîtresse environ six mois, puis elle est tombée malade, et elle est morte, jeune encore, de tuberculose.

LES SEPT ANNEAUX DU BRACELET

LES souvenirs scolaires d'Emile Pradervand (dit Milo) sont nombreux et précis. Le visage le plus lointain dont il se souvienne, c'est celui d'Alice Faton, qui fut sa maîtresse d'école enfantine alors qu'elle était en fin de carrière :

– Mademoiselle Faton est restée dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue. Elle ne donnait pas de taloches, mais nous menaçait parfois. Très gentille, elle était peut-être pour nous plus maman que maîtresse. Avec elle, on a vraiment découvert le b a ba de l'enseignement.

Milo évoque ensuite le bâtiment d'école, les souvenirs qui s'y rattachent, le parfum du tilleul au printemps. Sans oublier le vieux préau formant une pointe, présent dans la mémoire de chacun, mais présent aussi dans la réalité, car il est toujours là.

Puis Emile Pradervand parle de « la » maîtresse, celle qui a marqué si profondément toute une génération, et de nombreuses volées d'écoliers: Norette Mertens.

– Elle est venue, paraît-il, pour une période de 4 mois, et elle est restée parmi nous 42 ans. Je me souviens qu'elle avait un « semainier », un bracelet formé de sept anneaux, qu'elle agitait chaque fois qu'elle s'énervait. Ce qui, il faut le dire, était fréquent. Elle avait aussi un gros trousseau de clés qui voltigeait parfois à travers la classe.

Ayant fait toutes ses classes à Vandœuvres, Milo a évidemment eu d'autres maîtres :

– Comme maître d'école primaire de 4^e, 5^e et 6^e, j'ai eu Jean Delor, devenu ensuite professeur de chant. Il a enseigné à Vandœuvres de 1933 à 1943, puis il est parti au Conservatoire de Paris, sauf erreur, pour se perfectionner. Je crois qu'Edmée Lenoir avait appris le violon avec lui. A Vandœuvres, Jean Delor fut directeur du Chœur paroissial, et le Département de l'instruction publique l'a nommé inspecteur de chant, pour tout le canton. Sur Jean Delor, un témoignage encore, celui de Ruth Piguet dont le mari avait succédé à ce bon musicien à la direction du Chœur paroissial :

– Jean Delor est resté entre 8 et 10 ans à Vandœuvres. Nous avons eu beaucoup de chance de l'avoir parmi nous. Je me souviens que lorsqu'il est arrivé, c'était en fait sa première classe. Il revenait tout juste de l'école de recrues, les cheveux tondus. Il était de petite taille et avait certainement dû en souffrir, car les gamins sont impitoyables. Je me souviens qu'une fois, au Musée d'art et d'histoire où il nous avait emmenés, des élèves avaient commencé à se chipoter. C'étaient tous de grands gaillards, comme René Stauffer, le fils de Daniel Jaquenoud par exemple. Le gardien du musée s'est approché d'eux pour demander où était le maître. Et ils ont répondu : « C'est le petit, là-bas, en pantalons golfs ».

Déjà bien avant d'être l'élève de Jean Delor, Ruth Piguet aimait la musique. Mais avec ce maître enthousiaste, ce fut la révélation de tout un univers harmonieux.

– Il avait composé un nouveau livre qui remplaçait l'ancien « Chante Jeunesse » à l'école. Avec beaucoup de



Classe de Mlle Alice Faton

jolies chansons françaises que nous apprenions joyeusement. Jean Delor nous a aussi appris à aimer la musique classique. Il apportait des disques à l'école, et après la leçon de chant, pendant une demi-heure, il passait ces disques et nous apprenait, entre autres, à reconnaître les instruments qui jouaient dans l'orchestre.

Presque toutes les écolières portaient des tresses, à cette époque : Evelyne Pittet, la fille du boulanger Christian et d'autres encore. Delor les appelait « mes filles à tresses ».

Puisque nous parlons musique, rappelons que l'inspecteur cantonal de chant était M. Mathil, père de Jean-Louis, ancien secrétaire de mairie de Jussy. M. Mathil a laissé un vif souvenir à Milo Pradervand :

– Un type que j'admirais, lorsque j'étais gosse. Il savait très, très bien siffler. Il imitait tous les oiseaux, et beaucoup d'autres bêtes...

LE BOUQUET DE PISSENLITS

DANS la gerbe des souvenirs les plus lointains de Ruth Piguet, il y a celui d'une maîtresse de couture mal aimée, Hélène Dubuis :

– J'avais beaucoup de peine à la supporter parce qu'elle était très sévère. Finalement, elle a réussi à me dégoûter de la couture, ce qui a désespéré ma mère, très habile dans ce domaine. Ma mère ne comprenait pas que je ne fasse pas comme elle, mais tout cela, c'était par la faute de cette maîtresse. Elle me répétait sans cesse que tout ce que je faisais était raté.

Les écolières ont aussi leurs petites ruses. Par exemple, lorsqu'elles étaient en retard, elles cueillaient en hâte quelques fleurs au bord du chemin, et en faisaient un bouquet qu'elles offraient à la maîtresse en entrant en classe.

Cela ne réussissait pas toujours à effacer la faute ! Un jour Ruth Piguet cheminait en direction de l'école avec les filles du Dr Montandon. La cadette confectionna un énorme bouquet de pissenlits et l'offrit à Hélène Dubuis.

La maîtresse de couture accueillit fort mal ce cadeau somptueux. Ruth Piguet avoue aujourd'hui :

– Il faut reconnaître que ce bouquet avait été fait autant pour amadouer la maîtresse que pour se moquer d'elle...

Après un instant de silence, Ruth Piguet conclut :

– On devrait en refaire, de ces bouquets. Les pissenlits sont de très belles fleurs, même si elles ne durent pas...

UTILITÉ DU CHANT !

HÉLÈNE et René Stauffer, dit Coco, racontent ensemble leurs souvenirs d'école. Il y a une solide et durable raison à cela : c'est à l'école qu'ils ont fait connais-

sance pour ne plus jamais se quitter tout au long de l'existence. Souvent, l'un commence une phrase et l'autre la termine, ce qui prouve une sympathique identité de pensée.

Ils ont connu Alice Faton et Norette Mertens, ce qui leur permet une comparaison intéressante :

– Alice Faton offrait la gentillesse et le dévouement, nous l'aimions beaucoup. Mais ensuite, avec Norette Mertens, c'était tout autre chose : la maîtresse dynamique et artiste, qui nous faisait préparer des rondes et des chants pour les promotions et pour d'autres circonstances. Et des scénettes aussi, à chaque occasion. A Vandœuvres, l'école était très vivante grâce à elle. Chaque médaille a son revers ; l'unanimité n'était pas absolue autour des dons et des méthodes pédagogiques de Mme Mertens. Hélène Stauffer explique pourquoi :

– En fin d'année scolaire, les enfants étaient souvent un peu énervés, et certains parents attribuaient cela aux nombreuses répétitions de chants et de danses. Pourtant les gosses y prenaient plaisir, et les répétitions avaient lieu pendant les heures de classe.

Mais Hélène et René Stauffer sont unanimes :

– Grâce à sa manière de faire, elle nous a aussi appris à nous affirmer devant un public. Norette Mertens prenait par exemple un événement récent, et elle nous le faisait raconter et jouer. Parfois cela ressemblait à une petite revue ; elle prenait aussi des thèmes comme les oiseaux, les saisons, et on partait là-dessus. Mais elle évitait de parler des événements ou des gens du village, pour ne blesser personne.

Pour encourager les élèves qui avaient obtenu de bonnes notes dans la semaine, Norette Mertens distribuait de petits cadeaux. Oh ! bien modestes : des protège-cahiers de différentes couleurs. René Stauffer s'en souvient bien :

– On pouvait choisir la couleur que l'on préférait, ce qui créait un esprit de compétition. J'étais en classe avec

Christiane Montandon et Evelyne Pictet – devenue Mme Félix en épousant le maire de Choulex – et ces charrettes de filles avaient souvent de meilleures notes que les garçons. Elles raflaient les plus jolis protège-cahiers. Nous, il fallait nous contenter de ceux qui restaient. On en rit maintenant, mais à l'époque, ça nous paraissait important et nous étions très vexés.

Pour en revenir à un sujet plus musical, on constate que l'on chantait beaucoup, à Vandœuvres. Avec Norette Mertens, avec le père Mounoud, avec Mme Montandon qui était d'une famille de musiciens. Nous aurons d'ailleurs l'occasion, dans une prochaine publication, de revenir sur le rôle de la musique et du chant à Vandœuvres.

Garçons et filles connaissaient bien les chansons de Jacques-Dalcroze et de l'abbé Bovet. En rentrant des courses d'école, on entonnait de puissants refrains. Personne dans le village ne pouvait ignorer que les gosses étaient de retour...

Pourtant, un jour, les gosses sont restés muets, et sont rentrés dans un silence douloureux et pesant. Hélène Stauffer nous conte ce souvenir :

– Nous arrivions en car au village, au retour de la course d'école. La maîtresse nous a dit : « Vous ne chanterez pas en descendant du car, ni en traversant le village. Car une jeune maman, Mme Steiner, vient de mourir en mettant au monde sa petite fille, Elisabeth ».

Hélène Stauffer ajoute :

– Ça nous a fait quelque chose ! Nous étions complètement retournées, tout le plaisir de la journée a été gommé.



Classe de Mme Norette Mertens

LES PERLES DANS LE NEZ

LORSQU'ON demande à plusieurs personnes de la même génération leurs souvenirs sur un sujet précis – ici l'école – on obtient des récits très différents. Ces récits sont complémentaires. Ce qui permet, en les considérant comme les pièces d'un grand puzzle, de mieux reconstituer une page d'histoire. Chaque personne apporte sa pièce de puzzle en fonction de son propre tempérament et de sa manière d'observer les gens et les choses.

En écoutant les récits de nos Anciens, je n'ai jamais eu l'impression de réentendre le même récit. Mais au contraire de découvrir chaque fois une autre facette du passé.

Ainsi, nous avons déjà beaucoup parlé d'Alice Faton et de Norette Mertens, et pourtant d'autres témoignages

vont encore compléter leur portrait. Voici quelques souvenirs d'Edmée Lenoir :

– Tout le monde adorait Mlle Faton, qui s'occupait de nous à l'école enfantine. Elle habitait dans la maison à droite du chemin des Peutets, derrière la cure. On dit que c'est la plus ancienne maison du village. Alice Faton nous faisait faire de jolis colliers avec des perles de couleur : lorsqu'elle tournait le dos, nous nous enfilions des perles dans le nez, et il est arrivé que l'on doive nous emmener d'urgence chez le médecin pour les extraire...

Ouvrons ici une parenthèse pour apporter un amusant souvenir de Primo Erbeia au sujet de la mère d'Alice Faton. Elle habitait le Vieux-Manoir, qui était entouré d'un immense verger. Mais écoutons Primo Erbeia :

– La mère de Mlle Faton m'avait demandé de ramasser les fruits tombés et de les lui apporter. A la fin de ce travail, elle m'avait donné comme récompense deux poires à moitié pourries. Je l'avais jugée horriblement radine, et elle ne m'a pas pris une seconde fois.

Et le galopin aujourd'hui assagi nous explique comment il s'y est pris, lorsque Mme Faton a renouvelé sa demande :

– Tout au haut de la propriété, il y avait un mur, une sorte de promontoire avec pavillon. J'y avais aménagé une « cache » où je mettais les plus beaux fruits ramassés. Je portais le reste à Mme Faton, elle me donnait mes deux poires pourries, je rentrais à la maison. Vers le soir, je prenais un panier et j'allais récupérer mes fruits.

Primo Erbeia pousse un soupir et avoue :

– C'était du vol si on veut, mais il y a comme ça des gens qui par leur attitude incitent à voler ! Heureusement, sa fille n'était pas comme elle. Et je ne sais pas non plus comment était le mari de Mme Faton, il ne vivait déjà plus lorsque j'étais gamin. On m'a dit que c'était un monsieur assez important, qui avait épousé sa gouvernante. Qui aura gardé ses bonnes habitudes...

Un autre souvenir scolaire de Primo, relatif aussi à l'école enfantine :

– L'institutrice nous mettait au coin lorsqu'on n'était pas sage, et elle nous faisait joindre les doigts pour taper dessus avec la règle. Une fois, j'ai craché dans ma main juste avant, et au moment où elle a tapé, j'ai ouvert la main et ça a giclé ! Ce jour-là, je n'ai évidemment pas eu un bon point. A propos d'école enfantine, Primo Erbeia précise encore un petit point historique intéressant :

– Cette maison que j'habite, 20 route de Meinier, a été construite comme école enfantine. Le terrain a été donné par les parents de mes voisins, les Borel, et ils ont fait construire en 1860. Puis ils ont fait venir un couple de Vaudois, les Mounoud. Lui était menuisier, elle institutrice.

Primo Erbeia me montre les deux étages de la maison : en haut logeait la famille Mounoud, en bas se trouvait la salle d'école. Les Mounoud ont eu deux garçons, Eugène qui a continué le métier de son père, et Alfred qui est devenu régent. M. Erbeia conte à son sujet une anecdote :

– Sitôt ses études terminées, Alfred a été nommé régent à Satigny. Vous vous rendez compte ! Il faisait tous les jours les trajets à bicyclette, par n'importe quel temps. Et quand on pense à l'état des routes au début du siècle ! Alfred a été bien content et bien soulagé lorsqu'il a été nommé à Vandœuvres...

Nous fermons la parenthèse et revenons à Edmée Lenoir, qui nous parle de la classe d'Alfred Mounoud, dont elle faisait partie :

– Il y avait un élève – je ne le nommerai pas parce qu'il est toujours parmi nous – qui était un cancre parfait. On l'avait relégué au fond de la classe et là, il posait la tête sur ses bras croisés et s'endormait. Alfred Mounoud sortait alors son trousseau de clés, le lançait adroitement sur le pupitre de l'écolier qui s'éveillait en sursaut en se demandant ce qui se passait.

LA GRANDE PEUR DU CALCUL

M MOUNOUD voulait à tout prix – parce qu’il jugeait la chose essentielle – inculquer le calcul oral rapide à ses élèves. Ce drill ne convenait pas à chacun. Edmée Lenoir reconnaît qu’elle était très mauvaise dans cette discipline :

– C’était quelque chose d’épouvantable. Dès que M. Mounoud commençait à nous entraîner à cent à l’heure dans ses calculs, je me cachais sous mon pupitre, tellement j’avais peur.

Il faudrait parler encore des récréations où filles et garçons jouaient aux coïus. Nous aurons l’occasion d’y revenir. Et puis, juste en passant, Edmée Lenoir évoque le bref passage de Maria Zwicky, devenue Mme Laporte :

– Je la détestais : elle me giflait parce que je calculais mal.

Un témoignage précieux d’Edmée Lenoir, précieux parce que très complet, concerne Norette Mertens. Il y a une profonde complicité entre elles. Toutes deux sont artistes et ont cherché à offrir un « supplément d’âme » au village. Écoutons Edmée Lenoir :

– La période durant laquelle Norette Mertens a « régné » à Vandœuvres – plus de quarante ans – a été enrichissante pour tous. C’est une femme extraordinaire qui avait une fantaisie absolument fantastique. Mme Mertens prenait des rages folles, mais c’était un être exquis. Avec un groupe d’amies mues par le même idéal, Edmée Lenoir se rendait parfois aux Peutets, 1^{er} étage, dans le logement de Norette Mertens. Maison qui fut aussi habitée par le pasteur Bret :

– Nous y allions lorsqu’elle avait trop de fourbi, pour l’aider à mettre un peu d’ordre. C’était inénarrable, le nombre de souvenirs et d’objets de toutes sortes amassés par elle : des dessins d’enfants, des bouts d’étoffe pour faire des costumes, des branches d’arbres pour des décors, des plumes d’oiseaux. Il y avait vraiment de tout.

En dehors de l'école, Norette Mertens passait une partie de son temps à écrire et à lire. Elle avait toujours un texte de revue en travail, et des quantités de poèmes destinés aux gens du village célébrant une fête, un mariage ou tout autre événement.

Dans ses lectures, citons ici son auteur préféré : Selma Lagerlöf, qui avait créé le délicieux personnage de Niels Hölgerson.

BIJOUTIER ET PIANISTE

LE mari de Norette Mertens, Jean, a aussi été un personnage important de Vandœuvres. Il était bijoutier et pianiste. Il avait joué dans les salles de cinéma du temps des films muets. Au village, il était le pianiste attiré de toutes les revues, de toutes les fêtes organisées par sa femme. Très grand, discret et gentil, il vivait un peu dans l'ombre de Norette.

Sur Jean Mertens, nous avons aussi le témoignage de Me Robert Turrettini, ancien maire, profondément attaché à Vandœuvres :

– Norette Mertens travaillait ses revues musicales avec son mari, qui avait un aspect un peu particulier. C'était un immense monsieur, maigre, ayant toujours l'air mourant – il a pourtant vécu jusqu'à 80 ans, je crois – qui tapotait sur un vieux piano droit tandis que les enfants chantaient. Il travaillait chez un bijoutier en ville, je n'ai jamais su chez qui, et on le voyait prendre le tram le matin avec un panier contenant ses dix-heures.

Puisque nous empruntons ici le témoignage de Me Turrettini sur Jean Mertens, profitons de lui demander ses souvenirs sur Norette :

– Mme Mertens habitait la maison Nourrisson, la plus vieille maison de Vandœuvres, juste derrière chez moi. Elle a été l'âme du village, en même temps que le pasteur

Théodore Bret. La fille du pasteur, Mme Amédée Berthoud, aura aussi des souvenirs à vous raconter à leur propos. Mais parlons de Norette Mertens : elle a en quelque sorte façonné les habitants de Vandœuvres pendant près d'un demi-siècle. Maîtresse d'école primaire, elle était une dame pleine de fantaisie, qui savait animer les enfants et leur faire jouer, une fois par an, une petite revue musicale. Dont elle composait les paroles, pour lesquelles son mari adaptait une musique moderne. Cela ressemblait un peu à du Jaques-Dalcroze, bien que Mme Mertens n'ait probablement jamais travaillé avec ce compositeur. Durant les répétitions, elle morigénait souvent son mari et sa fille.

Me Robert Turrettini insiste sur le « rôle énorme » joué à Vandœuvres par Norette Mertens, qui organisait et dirigeait de nombreux spectacles et manifestations. Elle participait aussi à la préparation des promotions, ce qui soulevait parfois quelques difficultés avec le corps enseignant. Car elle attirait tous les élèves dans sa classe pour les répétitions, qui commençaient déjà bien avant Pâques !

En passant, Me Turrettini évoque aussi la nervosité de cette institutrice :

– Elle se mettait dans des états de nervosité considérables, ce qui fait que sur mes quatre fils, il y en avait deux qui ne pouvaient pas la sentir, parce qu'elle les rabrouait. Tandis que mes deux autres fils l'adoraient.

UNE DAME HABILÉE À L'ANCIENNE

L'ANCIEN maire apporte encore cette description de Norette Mertens :

– C'était une dame habillée à l'ancienne mode. Je l'ai toujours vue avec une jupe ou une robe très longue. Son visage était expressif et avenant. Pas très grande, elle s'est voûtée dans ses dernières années d'enseignement.



Jour de congé

C'était spécial et curieux de la rencontrer avec son mari : lui, un monsieur très long qui n'en finissait pas, avec une magnifique crinière blanche et une tête étrange, elle, petite et vive. Norette Mertens tutoyait tout le village. Et quand je suis devenu maire en 1959, elle me considérait encore comme un gamin. Ce qui était normal. Je ne l'avais pas eue comme institutrice – mes parents habitaient en ville en hiver – mais comme monitrice d'école du dimanche.

En écoutant Irène Racine, on voit immédiatement resurgir encore le visage de Norette Mertens :

– L'école, c'est avant tout Mme Mertens. Plus je pense à elle, plus je réfléchis, plus je découvre qu'elle était une vraie pédagogue. Elle savait faire sortir de chaque enfant ce qu'il y avait de meilleur en lui. Dans les scénettes imaginées par elle, chacun pouvait choisir son rôle ; même le moins doué pouvait s'exprimer.

Irène Racine rappelle aussi l'influence positive de Norette Mertens en dehors de l'école. Elle s'intéressait à la vie de famille de ses élèves, avec discrétion. Ayant attrapé la scarlatine, Irène Racine fut envoyée à l'hôpital Gourgas. Là, elle reçut de jolies lettres de tous ses petits camarades : c'est Norette Mertens qui avait organisé ce mouvement de sympathie. Enfin, un dernier témoignage sur Norette et Jean Mertens : celui de Ruth Piguet, dont le mari, régent, travailla durant 33 ans à la mairie de Vandœuvres. Nous aurons l'occasion de reparler de lui.

— Jean Mertens, lorsqu'il accompagnait au piano les revues et chansons de sa femme, se faisait rabrouer par elle comme s'il avait été son élève. D'ailleurs Norette Mertens criait beaucoup, lorsque ses élèves n'étaient pas très attentifs, ou ne travaillaient pas comme elle l'entendait. Les élèves étaient dans deux classes séparées par une paroi de bois mobile, paroi que l'on enlevait lorsque Jean Brocher organisait une séance de cinéma. Dans une de ces classes se trouvaient les élèves d'Alfred Mounoud, dans l'autre ceux de Norette Mertens.

Parfois, lorsque Mme Mertens était bien énervée, elle empoignait un gamin et le secouait contre cette paroi mobile, et cela faisait un bruit infernal. Ruth Piguet, qui se trouvait alors dans la classe d'Alfred Mounoud, en a un vif souvenir :

— Ça nous amusait, mes camarades et moi. Mais M. Mounoud ne souriait pas, et faisait comme s'il ne s'était rien passé. Il avait par ailleurs un grand respect et une grande admiration à l'égard de Norette Mertens.

L'ÉCOLE SECONDAIRE

L'ÉCOLE secondaire de Vandœuvres occupe une place importante dans les souvenirs d'Emile Pradervand. Ses parents avaient décidé de l'envoyer au

Collège moderne, en ville, et l'avaient déjà inscrit. La date de la rentrée: 1^{er} septembre 1939.

Or le 1^{er} septembre, le père de Milo avait revêtu, comme trois cent mille autres citoyens, l'uniforme militaire pour aller veiller sur les frontières. C'était le début de la guerre. Et Milo, au lieu d'aller en ville, est resté à la maison pour traire les vaches. Sauf une, qui avait un caractère difficile et qui fut confiée à un voisin.

Il a donc dû se contenter de l'Ecole secondaire de Vandœuvres et constate aujourd'hui, en regardant en arrière, que ce n'était pas si mal que ça! Il y avait un maître très sympathique, Ernest Garcel dit Nénesse, qui habitait le chemin de Faguillon.

Sympathique, Nénesse, mais exigeant aussi. Il fallait savoir son livret à fond. Cette table de multiplication figurait au dos de presque tous les cahiers. Pour le maître, le livret était un des piliers de la connaissance: celui qui ne le savait pas sur le bout du doigt n'était pas armé pour traverser l'existence...

En plus du livret, un autre pilier: l'orthographe. On l'avait déjà apprise à l'école primaire, mais à l'Ecole secondaire, c'était plus poussé, et on abordait les mots difficiles et les règles grammaticales subtiles.

Les élèves se rendaient à l'école à 7 h. 10 le matin et en ressortaient à 11 h. 30. L'après-midi était libre. Emile Pradervand précise:

– Libre, façon de parler! On travaillait à la maison. Il y avait les devoirs à préparer pour le lendemain, et surtout le père mobilisé à remplacer.

Un autre bon souvenir de l'Ecole secondaire, c'est l'enseignement d'Alfred Dufour. Il venait initier les élèves aux secrets de la culture maraîchère et de l'arboriculture fruitière. Milo, fils de paysan, a ainsi appris à tailler les arbres de son grand verger, et beaucoup d'autres choses qui lui furent très utiles plus tard.

Marguerite Lapierre apporte encore quelques précisions sur l'école secondaire :

– J'ai été à l'école primaire à Vandœuvres jusqu'en sixième. Après, je suis entrée à l'école secondaire, qui durait deux ans, mais ne donnait pas accès à des études supérieures. L'école secondaire de Vandœuvres était régionale. Je me souviens, il y avait des enfants de Choulex, de Coligny, de Versoix, de Puplinge. Des enfants qui ne voulaient pas faire des études supérieures, mais apprendre quand même un peu plus.

Dans ses souvenirs, Irène Racine accorde une bonne place à cette école :

– Ernest Garcel, qui enseignait à l'école secondaire, a bien marqué son temps, lui aussi. Il nous disait : « Si vous savez bien compter et bien écrire, vous pouvez toujours vous débrouiller dans la vie ». Mais il n'accordait pas beaucoup d'importance au chant, et encore moins à la gymnastique.

Avec Ernest Garcel, les dictées étaient nombreuses, et il pourchassait férocement les fautes, même les plus petites :

– Il n'en laissait pas passer une seule. Après les corrections, il fallait analyser chaque erreur, expliquer pourquoi elle avait été faite. Que vous ayez deux ou trente-trois fautes dans votre dictée, il fallait analyser !

Mais Irène Racine juge aujourd'hui très positivement cette sévérité :

– Et ça, je pense que c'était bien, et que l'on a acquis ainsi une bonne base. C'est vrai qu'on avait moins d'ouvertures sur d'autres domaines de la connaissance, mais en sortant de l'école, on constatait qu'Ernest Garcel avait fait tout son possible pour qu'on sache se débrouiller avec l'arithmétique et le français.

Irène Racine n'a jamais ressenti un amour excessif pour tout ce qui est arithmétique. Il lui reste un souvenir un peu amer :

– On avait appris à calculer les intérêts. Eh bien, durant une semaine, tous les matins, M. Garcel m’a appelée au tableau noir pour faire des calculs d’intérêts !

En conclusion, Irène Racine affirme :

– C’était un très bon maître. On le trouvait embêtant tant qu’on était à l’école, mais avec le recul, nous lui sommes reconnaissants de nous avoir inculqué des bases solides, qui nous ont rendu service tout au long de notre existence.

UNE VIE DE RÉGENT

ELLE est particulièrement bien placée, Ruth Piguet, pour nous parler de la vie d’un instituteur de village. Son mari, arrivé à Vandœuvres en 1948, a pris la relève d’Alfred Mounoud, ce « remarquable instituteur chauve ».

A l’époque, le régent était vraiment l’homme à tout faire de la commune. De toutes les communes, d’ailleurs, pas seulement à Vandœuvres. Mais ses prestations dans de nombreux domaines faisaient de lui une personnalité respectée – et parfois crainte ! – jouissant d’une renommée égale à celle du maire et à celle du pasteur.

A Vandœuvres, Roger Piguet, à côté de son enseignement, fut comptable, officier d’Etat-Civil, secrétaire de mairie. Le couple habita dix ans la maison Planche, dans l’appartement du rez-de-chaussée occupé maintenant par M. Gobet. M. Gobet, ancien maître principal à l’école de Vandœuvres, est actuellement inspecteur scolaire.

Roger Piguet faisait aussi la paie du lait. Il recevait l’argent des Laiteries Réunies, le laitier lui fournissait la liste des livraisons faites par les paysans. Et il fallait que ça joue !

Avec une certaine philosophie, Ruth Piguet établit le bilan de ces mille travaux – y compris la direction du Chœur paroissial – et conclut :

– Tout cela correspondait à une époque, et on trouvait normal que les choses se fassent ainsi. D’autre part, il y avait moins de distractions, les «loisirs» n’étaient pas encore entrés dans les mœurs, on passait donc beaucoup de temps à accomplir – parfois même avec plaisir – les tâches imposées.

Ruth Piguet ajoute :

– Mon mari était encore un maître qui faisait beaucoup de dictées à ses élèves. Et tous ne s’en sont pas plaints ! Demandez à l’adjointe de la commune, Louise Martinvan Berchem : elle lui est encore aujourd’hui reconnaissante de lui avoir si bien appris l’orthographe.

De son côté, Ruth Piguet pense qu’une bonne orthographe est un atout sérieux dans l’existence. Elève d’Alfred Mounoud, elle a dû subir un nombre considérable de dictées. Ce qui lui a été fort utile plus tard :

– J’ai travaillé treize ans dans un bureau d’architectes, avec trois patrons très exigeants en ce qui concerne l’orthographe. Je n’ai jamais eu de problèmes dans ce domaine.

Roger Piguet termina sa carrière comme inspecteur cantonal des travaux manuels dans les Cycles d’orientation, activité qu’il apprécia beaucoup, et dans laquelle il donna le meilleur de lui-même.

LE CHEMIN DE L’ÉCOLE

SI l’école a laissé des souvenirs nombreux et forts chez la plupart des écoliers devenus grands, le chemin conduisant à l’école n’est pas oublié. Irène Racine contemple d’ailleurs avec un peu de tristesse les gosses qui sont aujourd’hui conduits en voiture par leurs parents jusque devant la porte de la classe. Si la porte était plus large, l’auto irait même jusqu’au pupitre !

Ces gamins n’auront pas plus tard dans leur mémoire la rencontre avec les camarades sous le soleil ou sous la

pluie, le fruit chipé en passant près d'un arbre, la rosée sur les feuilles de la haie, le pauvre chat qu'on poursuit, les petites confidences faites en route.

Et les farces, aussi. Tenez, vous souvenez-vous comment Milo et ses copains rentraient à la maison, à la sortie de l'école ? Ils volaient la remorque du tram ! Rien que ça...

Le tram abandonnait sa remorque à lait au-dessus du manège Casthelaz, près du cimetière, ce qui s'appelait le « croisement ».

Milo, avec les fils Stalder, Jean Killer qui habitait Crête et deux ou trois autres gamins, se rapprochaient du wagonnet avec des ruses de Sioux. L'un enlevait la cale qui retenait le wagonnet, l'autre desserrait le frein, un troisième poussait un peu pour mettre le petit véhicule en marche. Et tous sautaient dessus.

Et la descente commençait, de plus en plus rapide. Au virage de Crête, les gamins donnaient un petit coup de frein, juste pour que Killer puisse sauter en bas. Puis le



Le tram prêt au départ.

wagonnet continuait sa course, emmenant les deux Stalder qui habitaient la ferme des Bougeries. Comme il avait perdu son élan, le véhicule restait immobile au bas des Chênes.

Lorsque le wattman allait reprendre son tram au croisement, il ne voyait plus son wagonnet et se demandait avec une certaine angoisse dans quel fossé il allait le retrouver. Il repartait lentement avec son tram, suivant la voie jusqu'à ce qu'il le retrouve. Sans se douter que, tapis sous une certaine haie, des galopins se tordaient les côtes en le voyant passer...

Le wagonnet retrouvé et raccroché au tram, il fallait encore accomplir toutes sortes de manœuvres pour remettre le convoi dans le bon sens et au bon endroit.

Un autre souvenir de Milo, toujours avec ce pauvre tram comme victime :

– La maîtresse – qui n'avait peut-être pas de montre – se fiait au passage du tram pour ouvrir la classe. Nous, les gamins, lorsque nous étions en retard, nous mettions du gravier sur les rails, près du cimetière. Le tram patinait, le conducteur devait descendre pour balayer les voies. Pendant ce temps, on filait à travers champ et on arrivait à l'école avant le tram.

Pour Ruth Piguet, le trajet jusqu'à l'école était assez long. Ses parents habitaient Bessinge, sur la route de la Capite. Tous les gamins de cette région venaient à l'école de Vandœuvres, parce qu'une sorte de légende courait : le maître d'école de Coligny était un homme insupportable.

Ruth habitait donc la campagne Tronchin, devenue Givaudan et actuellement le golf. Son père était jardinier à la campagne Lullin-de-Candolle. Le trajet jusqu'à l'école prenait vingt minutes. Pas de tram, tout le petit monde à pied. Les bicyclettes ne sont venues que plus tard, pour les plus favorisés.

Il se formait peu à peu un petit groupe, car de chaque maison sortaient deux ou trois enfants. On s'attendait, on repartait, on riait. Un joli souvenir encore de Ruth Piguet :

– En hiver, quand j’étais toute petite, mon père m’amena à l’école en luge. Il me laissait au haut de la propriété Brocher, et depuis là, on me laissait aller, je rejoignais alors d’autres gamins.

Pour Primo Erbeia, le chemin de l’école fut souvent douloureux :

– J’avais un père très gentil, mais extrêmement sévère en ce qui concerne la discipline. Et moi, à l’école, j’étais un turbulent. J’avais souvent de mauvaises notes de conduite. Près de l’atelier, vers le chemin Cuchet, il y avait un buisson de noisetier : tous les samedis, il y avait une baguette en moins. Celle que mon père avait cueillie pour me flanquer quelques coups après avoir vu mon carnet.

Ces douloureuses punitions étaient devenues une obsession chez Primo. Il ajoute :

– Il m’est arrivé, pendant la récréation, de rentrer dans la classe pour effacer les notes sur le cahier du maître. Pour en arriver là, il fallait quand même que j’aie une crainte terrible ! Le maître – c’était M. Mounoud – n’a jamais rien dit. Je ne sais pas s’il ne se rendait pas compte de ce que je faisais, ou s’il ne voulait pas se rendre compte.

Le noisetier fatal a été arraché par le fils de Primo. Je lui ai demandé pourquoi il a fait disparaître ce « témoin historique ». La réponse fut brève :

– C’est plus prudent.

SOURIRES ET POÉSIES

NOUS avons pu mesurer, tout au long des témoignages recueillis, la place occupée par Norette Mertens dans la communauté vandœuvrienne. Mais après avoir beaucoup parlé, il convient de se pencher un instant sur son œuvre.

Et cela nous est possible grâce à l'amabilité de sa fille, Christiane Monnier, qui a bien voulu nous confier par l'entremise de Ruth Piguet, quelques précieux manuscrits. Quel charme, quelle imagination ! Quelle poésie, dans ces pages manuscrites ou dactylographiées !

Nous allons faire quelques extraits, en conclusion de cet opuscule consacré à l'école. Cela ravivera certainement des souvenirs chez beaucoup d'entre vous. Il y a du François d'Assise, du Jules Renard et du Jean de La Fontaine, chez Norette Mertens, dont le sens de l'observation et la sensibilité transparaissent dans ses textes.

Elle a fait aussi quelques emprunts à nos poètes, à Emilia Cuchet-Albaret qu'elle connaissait. Ce qui était une manière de rendre hommage aux poètes du lieu. Et certains d'entre vous, lectrices et lecteurs, vous allez vous retrouver dans l'un ou l'autre rôle. Car sur les papiers confiés par Mme Monnier figurent, souvent au crayon, les prénoms des enfants qui jouaient ou chantaient.

Dans les documents prêtés par Christiane Monnier, une petite feuille manuscrite porte le bilan, incomplet, des spectacles créés par Norette Mertens. Cette liste va raviver bien des souvenirs chez tous ceux qui furent acteurs, récitant ou chanteurs lors des représentations. La voici :

Ronde des Insectes (1936) – *Rondes du Soleil, du Vent et de la Lune* (1937) – *Rondes des Jours, des Mois et des Saisons* (1938) – *Ronde des Jardins fleuris* (1940) – *Fête du Pays* (1941) – *Les quatre Vents des Cieux* (1946) – *En voyage !* (1949) – *Rondes de Genève* (1956) – *Les trois règnes de la Nature* (1958) – *Ronde du Cirque* (1961) – *Voyages en zigzag d'après monsieur Töpffer* (1962) – *Fête au village* (1963) – *Rondes des cinq Continents* (1969) – *Les personnages des Chansons* (1970) – *Rondes autour de la Lune* (1971) – *La ronde des Heures à la Télévision* (1974) – *La ronde des Jurés de Prix* (distribution de prix pour les parents, 1975). On peut ajouter à cette liste « L'année Jules Verne » et la « Ronde des Lutins » qui

sont sans dates, et le « Jardin extraordinaire » que vous pourrez dater vous-même si je vous dis que Philippe, Stéphane, Anouk, Alexandra, Thomas, Laurent, Agnès, Olivier, Nicolas, Caroline, Catherine, Julie et Didier y ont tenu un rôle.

Dans ce Jardin extraordinaire, nous rencontrons une petite équipe pleine de gaîté :

Nous sommes de joyeux lutins
Nous vous apportons nos refrains
Nous avons un pouvoir magique
Dans la pointe de nos bonnets
Et nous voyageons en musique
Sur les ailes de nos couplets.

Défilent alors plusieurs petits personnages étranges, comme Kif-kif qui repeint une cerise ou Zig-zag qui se balance dans une brioche. On se pose des questions :

Où est la chandelle ?	Chez Monsieur Crapaud.
Chez Dame Hirondelle.	Et le lumignon ?
Où est le flambeau ?	Sous le champignon.

Ces brèves comptines naïves sont pleines d'entrain. On se prend de compassion pour la Puce d'eau qui se taille un chapeau dans un bout de tulle (Alexandra) et on en veut à l'escargot (Olivier) qui lui fait les cornes en disant – il faut que ça rime – « Quel vilain tricorne ».

Relire ces textes si frais, c'est retrouver un peu de notre enfance. Norette Mertens nous dit : « Pêcher l'étoile, c'est joli, mais c'est bon pour les étourdis ! » Soyons des étourdis, et acceptons de croire – c'est Catherine qui l'affirme – qu'un escargot bleu filant au galop, heurta un canard et l'écrabouilla. Ou encore – Caroline Gobet jure que c'est vrai – qu'une tourterelle éprise d'un chat, se coupa les ailes et les lui donna.

« Les Lutins de Vandœuvres font le tour de l'année » est de création plus ancienne mais ne porte pas de date. Vous pourrez peut-être en suggérer une si je vous dis que José, Denise, Catherine, Pierrette, Christiane, Simone, Isabelle, Françoise, Käty, Albert, Edouard, Eliane et Isabelle y participaient. En voici le début :

Bonsoir ! Nous sommes les Lutins,
Les joyeux Lutins de Vandœuvres
Toujours trottant, toujours à l'œuvre,
Toujours chantant quelque refrain.

Chaque saison a sa chanson. Les Lutins fleurissent les herbes et dorent les blés. L'automne venu, ils prennent leurs boîtes de couleurs pour aller peindre les feuilles des arbres. Et en hiver, on entend sonner leurs petits pas vifs sur la terre gelée.

Fleurs de givre, fleur d'hiver
Sous la Lune pâle,
Vos bourgeons sont ouverts
Merveilleux pétales.

Arrêtons-nous un instant en 1949 avec la ronde des promotions intitulée « En Voyage ! » :

Le travail est fini
Plus d'école, plus de thème,
Chacun fait ce qu'il aime
A son gré et sans souci.

Cela se chante sur un air de M. Mathil, et une note en marge nous indique que Jean-François crie trop fort !
Mais revenons au texte :

Au lieu de problèmes ardu
Que l'on compte sur son cahier
Nous compterons... au poulailler
Combien d'œufs la poule a pondu.

Au lieu de piocher la grammaire
Pour apprendre à tout accorder
Nous piocherons la bonne terre
Pour cultiver notre verger.

En guise de vocabulaire
Nous appellerons par leurs noms
Toutes les fleurs de nos parterres
Et les oiseaux de nos buissons.

Vous souvenez-vous de cette jolie chanson, Denise, Christiane, Simone, Marianne, Käty, Catherine, Bruno, François ? Vous aviez chacune et chacun quelques vers à réciter : les savez-vous encore par cœur ? Sinon, j'espère que vous avez au moins conservé au fond de votre mémoire l'atmosphère poétique qui auréolait ces rondes.

Et nous voici au plus ancien texte retrouvé par Christiane Monnier: 1937. Ce sont les « Rondes du Soleil, du Vent et de la Lune »:

Le clair Soleil du matin
A brillé sur le jardin,
Aussitôt dans sa lumière
Les petits grains de poussière
De tous les recoins du Monde
Sont venus former la ronde...

Et savez-vous qui étaient ces « grains de poussière »? C'est noté en marge: André Stalder, Fernand Ottone, Jean Séguillon, Etienne Hostettler, André Jatton, plus quelques prénoms: Jacques, Loulou, Julot, William, René, Dominique, Jean-Philippe, Roger, Walther, Louiset. Tous des garçons. Et les filles? Elles n'étaient pas grains de poussière, mais Pâquerettes: Henriette, Janine, Edith, Nicole, Georgette, Lucette, Antoinette, Séverine, Kika, Jacqueline, Jeanne, Micheline, Rosette, Liliane, Raymonde, Vreneli. Vous ne retrouvez pas votre nom, et pourtant vous y étiez? C'est parce que les souris ont rongé ces vieux papiers, et que les plis ont effacé des lignes...

Où vas-tu nuage?
Je ne sais, enfant,
Je fais mon voyage
Comme il plaît au vent...

Nous n'en finirions pas de citer ces refrains pleins de charme. Il faut se résigner à refermer cette jolie page de souvenirs. Mais nous la rouvrirons bientôt, lorsque nous parlerons des Fêtes à Vandœuvres, promotions, Noël, 1^{er} Août et quelques autres. Là aussi, nous retrouverons Norette Mertens. Pour clore ce premier cahier, entonnons un refrain de circonstance:

Amis, le temps passe et s'envole
Le temps passe sans dire pourquoi!
Faut terminer, faut terminer la farandole,
Et que chacun rentre chez soi.

Jean-Claude Mayor

Septembre 1993

Prochain cahier:
Campagne, arbres et bêtes,
un décor quotidien.

Edité par la Commune de Vandœuvres